

MATTHEW ARNOLD ET LEON TOLSTOÏ

OLGA WEINSTEIN

Les rapports du critique anglais et de l'écrivain russe commencent avec le séjour de Tolstoï à Londres au printemps 1861. À cette époque, Tolstoï étudiait la politique scolaire en Europe et les différentes méthodes d'éducation. Son ami parisien, le comte Adolphe de Circourt donne alors à Tolstoï trois lettres de recommandation dont l'une était destinée à « Matthew Arnold, le fils du célèbre pédagogue¹ ». De Circourt écrit : « Lui-même s'occupe très sérieusement de toutes les questions liées à l'éducation publique, en particulier l'éducation populaire en Angleterre et sur le continent. Il est professeur de poésie à Oxford². » Une fois à Londres, Tolstoï s'adresse à Matthew Arnold qui remplissait alors les fonctions d'inspecteur des écoles. Voici comment, Park Honan, l'auteur de la dernière biographie d'Arnold, décrit leur rencontre : « Il se sentait très fatigué lorsqu'un comte russe, s'intéressant à la pédagogie, arriva avec la lettre de Circourt. Ils parlèrent un peu en français et le

-
1. Il s'agit du docteur Thomas Arnold, célèbre éducateur anglais, directeur de l'école de Rugby (1795-1842).
 2. Département des manuscrits du musée d'État L.N. Tolstoï, fond L.N. Tolstoï. Abrégé dans les notes suivantes en OR GMT.

comte, semble-t-il, fit allusion à sa participation aux combats anglo-russes en Crimée. Par la suite, Arnold devait qualifier le roman *Anna Karénine* de ce Russe d'authentique « fragment de vie » comme il l'écrivit dans son remarquable essai *Le Comte Léon Tolstoï*.³ » Par la suite, Tolstoï devait, lui aussi, découvrir que cet inspecteur fatigué partageait ses idées sur la société et la culture contemporaines. Mais pour l'instant, le 11 mars 1861, Arnold remet à Tolstoï une lettre de recommandation où figurent les adresses de sept écoles anglaises. « Je serais très obligé envers les professeurs des écoles citées s'ils pouvaient offrir la possibilité au comte Léon Tolstoï, gentleman de Russie s'intéressant à l'instruction, de visiter leurs écoles et lui donner également toute explication et renseignement qu'il pourrait souhaiter. Le comte Léon Tolstoï aimerait se familiariser avec les méthodes d'enseignement des sciences naturelles dans les écoles où celui-ci est dispensé⁴. »

Tolstoï se rend à Downing Street, au ministère de l'Instruction publique où il est reçu le jour même par R. R. Whinges, fonctionnaire au Ministère, qui lui donne les adresses de quatre personnes ayant à faire avec des écoles secondaires privées. Il est intéressant de remarquer que la première de ces personnes est le fils du poète S. T. Coleridge, D. Coleridge, et la dernière E.C. Tupiell, l'un des professeurs « qui peut montrer au comte L. N. Tolstoï [...] les écoles pour les enfants des pauvres gens⁵ ». De toute évidence, Tolstoï s'était particulièrement intéressé à ces écoles.

La deuxième lettre donnée à Tolstoï par Whinges est justement adressée à ce professeur et contient au début une allusion à Arnold : « Mon cher Tupiell, le comte Léon Tolstoï est un gentleman de Russie présenté à Matthew Arnold, et qui souhaite se documen-

3. P. Honan, *Matthew Arnold : A Life*, Londres, Wiedenfeld and Nicolson, 1981, p. 316.

4. N.N. Gusev, *Lev Nikolaevič Tolstoj, materialy k biografii (s 1855 po 1869)*, Moscou, izd-vo AN SSSR, 1957, p. 396. L'original de cette lettre en anglais est conservé à l'OR GMT.

5. Cité d'après une lettre de Lingen (non signée) conservée au OR IMT. Cette lettre où Lingen est mentionné plusieurs fois à la troisième personne a été écrite de toute évidence par le même R. R. Whinges, ce que suggèrent la similitude des écritures, le fait que les deux lettres aient été écrites le même jour sur du papier avec le même en-tête ainsi que leur lien logique. Cf. l'avis de N.N. Gusev (*op. cit.*, p. 396) qui considère Lingen comme l'auteur de la lettre en question.

ter sur les meilleures écoles anglaises⁶. » Ces lettres ouvrirent à Tolstoï les portes des écoles de Londres.

Tolstoï qui considérait que « c'était dans la vie et non dans l'école que l'on pouvait acquérir une éducation sérieuse⁷ » pouvait difficilement apprécier le système anglais. On a conservé ses souvenirs sur une leçon consacrée au coton. Tolstoï fut désagréablement surpris de voir que les enfants qui avaient de bonnes connaissances théoriques sur le coton ignoraient tout de ses applications pratiques (8, 271).

Le lendemain de sa visite à Arnold, le 12 mars 1861, Tolstoï visita le collège londonien Saint-Marc à Chelsea. En troisième année, il proposa aux enfants comme thème de rédaction : « Ce que j'ai fait ce matin. » Il rapporta ensuite en Russie les copies de vingt-six écoliers londoniens et c'est ainsi qu'elles sont demeurées dans ses archives. Dans la plupart de ces rédactions, on énumère les leçons de la journée : histoire sainte, lecture, calcul, latin, musique, arithmétique et histoire. Les cours étaient interrompus par deux récréations au cours desquelles s'étaient produits des événements fort intéressants. C'est ainsi qu'un petit garçon décrit toutes les péripéties d'une partie de billes, et qu'un autre auteur en herbe n'a pas assez de sa feuille de papier pour raconter une bagarre avec l'un de ses camarades. Bien sûr, Tolstoï était surtout intéressé par les copies qui illustraient l'esprit d'observation vivant des enfants, leur regard personnel sur les choses. C'est que le traitement même du sujet devait mettre en valeur, comme chez l'écrivain, la vie quotidienne, dans laquelle rien n'est anodin, ainsi que la capacité à passer la journée dignement (rappelons-nous *La matinée d'un propriétaire*, *Enfance* et *Adolescence*). Tolstoï fut certainement enchanté par la copie de George Reed, âgé de quatorze ans : « Ce matin, avant le déjeuner, j'ai décroché ma veste, mais dessous, il y avait le thermomètre à mercure ; il est tombé et s'est brisé en mille morceaux. Je me suis mis à recueillir le mercure avec une feuille de papier. J'ai ramassé ce que j'ai pu, et quand j'ai versé le mercure dans la paume de ma main, il a glissé entre mes doigts et s'est répandu sur la table comme s'il était vivant. » Ou bien encore voici la

6. Lettre de R. R. Whinges, OR GMT.

7. L.N. Tolstoï, *Polnoe sobranie sočinenij, jubilejnoe izdanie*, Moscou-Leningrad, 1928-1958, 8, p. 21. Dans la suite du texte, on se contentera d'indiquer les références de tome et de pages.

rédaction de H. Johnson : « J'ai quitté la maison ce matin à huit heures et demie et je suis passé prendre mon ami, mais il était malade et n'est pas sorti, de sorte que j'ai dû partir tout seul. J'ai acquitté le droit de passage au pont et, après avoir traversé celui-ci, j'ai vu quatre hommes qui transportaient de la chaux d'une péniche sur une autre. Après être resté là quelques minutes, je suis monté sur la colline de Millmens, bien que d'habitude j'emprunte un autre chemin, et quand je suis arrivé sur la place, j'ai mangé en me régaland deux oranges⁸. »

Ce sont des méthodes de travail analogues que Tolstoï utilisait avec les enfants dans son école de Iasnaïa Poliana. Il proposait aux élèves des sujets de rédaction et les rédigeait ensuite avec eux. Les récits de ses élèves, bâtis à partir de ces devoirs, étaient même publiés dans la revue de pédagogie *Iasnaïa Poliana*. La rédaction de ces devoirs a fait l'objet de l'article de Tolstoï *Qui, des enfants de paysans ou de nous, doit apprendre à écrire à l'autre ?* (8, 301-323).

En Angleterre, Tolstoï étudia aussi les manuels et les ouvrages de pédagogie du musée de Kensington. Ses remarques sur les manuels anglais renferment de brèves descriptions des livres qu'il a lus (8, 395-398). De plus, lors de son séjour à Londres, Tolstoï assista à une conférence de Dickens, visita la Chambre des Communes, fréquenta assidûment Herzen. Suite à sa demande, on lui envoya deux rapports sur le travail de la Commission de l'Éducation, ce que mentionne entre autre une lettre de W. Roger à Tolstoï : « [...] Ce grand travail (*le rapport de la Commission* — O.W.) qui éclaire en détail toutes les questions vous donnera une idée complète de l'état actuel de l'Instruction publique dans notre pays⁹. »

L'Angleterre d'alors connaissait des débats animés sur l'éducation et une « Commission de Newcastle » pour l'instruction avait été instituée. Matthew Arnold y participait à titre de conseiller. Il avait passé quatre mois en 1859 en France, envoyé par la Commission, et il y avait fait la connaissance du comte de Circourt qui devait ensuite lui recommander Tolstoï. Ayant étudié les écoles de ce

8. ORGMT. Œuvres reproduites en phototypie et commentées in Victor Lugas, *Tolstoy in London*, Londres, Evans, 1979.

9. OR GMT, lettre à W. Roger.

pays, il publia en 1861 son *Rapport sur l'Instruction publique en France* auquel son célèbre essai *La Démocratie* devait ensuite servir d'introduction. Il y opposait l'aristocratie dénuée de spiritualité aux larges masses démocratiques. Après la réforme de 1832 qui avait accordé le droit de vote à la classe moyenne, l'instruction de celle-ci devient particulièrement importante ; Arnold considérait justement l'enseignement secondaire comme la base d'une éducation qui devait favoriser le développement harmonieux des qualités morales et intellectuelles. Pour le moment, cependant, Arnold estime que la principale caractéristique de cette classe moyenne est le « *philistinisme* », la mesquinerie petite-bourgeoise. Afin que cette classe devienne vecteur de la culture, c'est-à-dire de « l'agrément et des lumières », pour reprendre l'expression d'Arnold, il faut que l'école « enseigne l'humanisme, exerce une influence civilisatrice¹⁰ » et ne soit pas « un établissement d'enseignement professionnel utilitaire ». Ce point de vue coïncide avec la conception tolstoïenne de l'enseignement : « L'union de toutes les influences qui développent l'homme, lui donnent une vision du monde plus large, des connaissances nouvelles » (8, 215).

C'est ainsi que les routes d'Arnold et de Tolstoï se croisent pour la première fois dans le domaine de l'instruction et de l'enseignement. La seconde étape importante dans l'histoire de leurs relations est le jugement que porte Arnold sur les œuvres religieuses et littéraires de l'écrivain russe.

En 1887, Matthew Arnold écrit son article *Le Comte Léon Tolstoï*. C'est l'un de ses derniers essais ; il fut suivi seulement de l'essai sur Shelley et du discours sur Milton. Le thème de cet article ne devait rien au hasard. Depuis longtemps le critique s'intéressait à la littérature russe, il était familier de l'œuvre de Tourgueniev. En 1879, dans son compte rendu des souvenirs de Joseph de Maistre, il soumit à une analyse détaillée la partie consacrée à la Russie, les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, et il initia le lecteur anglais à la vie russe de la première moitié du XIX^e siècle. Arnold travailla longtemps à son article sur Tolstoï. Enfin, le 15 novembre, le texte fut remis à la presse et publié dans le numéro de décembre 1887 de la *Fortnightly Review*.

10. *Matthew Arnold and the Education of the new Order*, Cambridge, UP, 1969, p. 141.

Arnold replace l'œuvre de Tolstoï dans l'évolution de la littérature européenne. À la suite de Sainte-Beuve, il relève dans la littérature française l'esprit d'observation, la scientificité, la « tendance à la cruauté¹¹ » (E II, 148), la rudesse, c'est-à-dire les traits du naturalisme. C'est pourquoi, selon lui, le roman français a perdu son autorité auprès des lecteurs. En Angleterre la situation n'est pas meilleure : « Les grands romanciers anglais nous ont quittés sans laisser de postérité. » (E II, 148) Désormais, dans la littérature, se manifeste « une nation jeune, pleine de vie : les Russes ». Ils ont pour traits caractéristiques « une sensibilité extrême, la prise de conscience vivante et rapide de leur propre expérience et de ce que pensent et ressentent les autres ». (E II, 149) Cela favorise le développement de la littérature et le critique conclut avec pragmatisme : « Si de nouvelles œuvres viennent confirmer cette réputation, il nous faudra tous apprendre le russe. » C'est que, dans la conception d'Arnold, le critique idéal doit connaître les langues afin de pouvoir lire la littérature dans l'original et être un propagateur de la culture, c'est-à-dire promouvoir les meilleures œuvres de l'humanité. Malheureusement, à cette époque, en Angleterre, Pouchkine était encore pratiquement un inconnu, ce qui explique cette remarque d'Arnold : « Jusqu'à maintenant les Russes n'ont pas eu de grand poète. » (E II, 150) En revanche, les prosateurs russes font preuve de « beaucoup de réceptivité, de finesse, de délicatesse, tournées avec un désintéressement total et une grande simplicité vers la représentation de la vie humaine ». (E II, 150) Dans le côté désintéressé du jugement, le libre exercice de l'esprit, on retrouve les termes de l'esthétique d'Emmanuel Kant. Arnold y a recours afin de souligner la sincérité et l'objectivité de l'écrivain qui se donne pour but, non pas de glorifier son pays ou de satisfaire sa vanité, mais de montrer de façon impartiale la nature humaine. (E II, 150)

Arnold estime que *Anna Karénine* est le roman de Tolstoï le plus typique et le plus achevé. Le critique utilisait la traduction française, plus réussie que l'anglaise. La première particularité du roman qui le frappe est le grand nombre des personnages et, par voie de conséquence, le non-respect de l'unité d'action. Les nombreuses scènes épisodiques n'ajoutent rien au développement des

11. Matthew Arnold, *Essays in criticism. Second Series*, Londres, Macmillan, 1956. Dans la suite du texte, sera cité comme E II.

deux principales lignes narratives, liées aux vies d'Anna et de Lévine. Selon Arnold, le secret est ici que « nous devons appréhender *Anna Karénine* non comme une œuvre d'art, mais comme un "fragment de vie" ». (E II, 152) Cette formule devint populaire et, le jour de la mort de Tolstoï, un journal anglais commença même sa nécrologie par cette citation d'Arnold. « Le jugement d'Arnold, remarquait l'auteur de l'article, représente la quintessence de l'opinion qu'a le monde entier sur Tolstoï comme maître de la littérature¹². » Bien sûr, on ne saurait confondre entièrement la littérature et la vie, car cela conduit trop facilement à analyser un livre dans l'esprit du réalisme naïf qui juge un héros comme un être vivant. Arnold remarque justement la « réalité absolue » des personnages et ne manque pas l'occasion de livrer les caractéristiques détaillées des héros, de raconter les événements principaux afin de présenter à ses compatriotes Tolstoï dans tout son éclat. Mais sa thèse selon laquelle le défaut de qualité littéraire est compensé par la force de conviction de la vie, fonctionne mal, si on la mène à son terme logique : Arnold fait grief à Anna (et non au romancier pour la motivation psychologique) de ce que, une fois amoureuse, elle ne cherche pas à vaincre sa passion. (E II, 157) Il est vrai que le critique admet aussitôt que les sympathies et le respect du lecteur restent de toute façon du côté d'Anna et que cela est à mettre au crédit de l'art de Tolstoï, de la spécificité de son point de vue d'auteur, ce qui apparaît particulièrement flagrant si on le compare avec le roman français. Tout d'abord Tolstoï dote ses héros de « sentiments élevés mais d'une fausseté lassante ». (E II, 160) Ensuite, la description dans *Anna Karénine* est absolument dénuée de toute trace de cette sensualité qui est si perceptible, selon le critique, dans *Madame Bovary*. Arnold reproche également à Flaubert l'« atmosphère d'amertume, d'ironie, d'impuissance » qui règne dans son roman ainsi que sa cruauté envers son héroïne. (E II, 161)

La suite de l'article évoque Lévine et, en liaison avec lui, la problématique éthique et religieuse. Arnold connaissait alors *Confession*, *Que nous faut-il donc faire ?*, *Ce qu'est ma foi*. Dans les livres qu'il a lus, ces ouvrages (en traduction française) sont consignés à l'année 1887¹³. Dans l'histoire du développement spiri-

12. « *Lev Tolstoj i zarubežnyj mir* ». *Literaturnoe nasledstvo*, Moscou, 1965, t. 65/2, p. 443.

13. *The Notebooks of Matthew Arnold*, Oxford, U.P., 1952, p. 622.

tuel de Lévine, le critique voit le fondement de toutes les idées religieuses de Tolstoï à la fin de sa vie. Dans *Confession* le même schéma d'évolution de sa vision du monde est répété sous une forme plus détaillée et élaborée (E II, 176), et les esquisses critiques de la vie des jeunes nobles ne le cèdent pas en force artistique aux meilleures pages d'*Anna Karénine*. Mais, pour autant, *Confession* ne marque pas selon Arnold une avancée décisive que ce soit dans l'œuvre de Tolstoï, ou le christianisme. Les solutions que propose le Tolstoï publiciste ne sont pas plus convaincantes que les conclusions du Tolstoï artiste. Bien plus, le personnage de Lévine convient même mieux au critique anglais que l'enseignement de Tolstoï qui interprète trop à la lettre les préceptes du Christ (E II, 172) et est difficile à mettre en œuvre dans la pratique : en Angleterre, le comte épris de simplicité serait allé grossir les rangs des paysans sans travail (E II, 174). C'est pourquoi le critique conseille finalement à Tolstoï de revenir malgré tout à son activité d'écrivain. « Mais, conclut l'article, ce qui est déjà accompli — dans le domaine de la religion comme dans celui de la littérature — est suffisant pour que l'on considère Tolstoï comme l'un des hommes les plus intéressants, les plus dignes de sympathie et les plus remarquables de notre époque. » (E II, 174)

L'article de Matthew Arnold eut une portée déterminante pour la perception de Tolstoï en Angleterre. Alors même que les premières traductions avaient paru dès 1862 (*Enfance, Adolescence* dans la traduction de Malwida Meisenburg), dans les années soixante le nom de Tolstoï est rarement mentionné dans les articles littéraires, et ses œuvres sont essentiellement diffusées en traduction allemande ou française. Dans les années soixante-dix, la situation s'améliore : les revues commencent à publier régulièrement des comptes rendus de la littérature russe comme, par exemple, l'article d'Eugène Skyler, ancien consul des États-Unis à Moscou. Skyler avait rendu visite à Tolstoï à Iasnaïa Poliana et, suivant le conseil que lui avait donné jadis Tourgueniev, il avait traduit *Les Cosaques* en 1878. C'est aussi Tourgueniev qui attira l'attention du spécialiste de la littérature russe William Rollstone sur Tolstoï. En 1878 Rollstone écrivit à Tolstoï en lui demandant de lui communiquer des éléments biographiques pour un article, mais Tolstoï refusa. L'article de Rollstone parut dans le tome 5 de *Le XIX^e siècle* en 1879 ; ce fut l'une des premières tentatives d'analyse de l'œuvre de l'écrivain russe. Par la suite, alors que Rollstone

s'apprêtait à se rendre en Russie pour étudier les chants populaires, Tolstoï l'invita par l'entremise du professeur N. N. Storojenko de l'Université de Moscou à loger chez lui à Iasnaïa Poliana ; ils échangèrent des lettres, et seule la maladie empêcha Rollstone d'effectuer le voyage prévu.

Les années 1880 voient l'apogée de la popularité de Tolstoï dans l'Angleterre du XIX^e siècle¹⁴. On traduit *Guerre et paix*, *Les Récits de Sébastopol*, *Pauline*, *Kholstomer*, *Anna Karénine*, *La Puissance des Ténèbres*, *La Mort d'Ivan Ilitch*. Toutefois, le triomphe de Tolstoï n'était pas aussi éclatant qu'en France où, dès 1880, l'on s'arracha plusieurs éditions de *Guerre et paix* dans la traduction de la princesse I.I. Paskevitch à laquelle le poète Ia.G. Polonski avait apporté son concours. Le livre *Le Roman russe* de E. M. Vogüé, critique français de grand talent, qui parut en 1886, acheva de conférer à Tolstoï la réputation d'un romancier brillant. Flaubert et Maupassant saluèrent les œuvres de Tolstoï, et Zola aida à la représentation de *La Puissance des ténèbres* sur une scène française en 1888.

La reconnaissance de Tolstoï en Angleterre fut moins rapide, d'une part à cause des mauvaises relations diplomatiques de la Grande-Bretagne et de la Russie, et d'autre part en raison du conservatisme du public anglais et des ligues de vertu britanniques. *Anna Karénine* fut rangé en 1886 dans la liste des livres inconvenants et *La Sonate à Kreuzer* reçut également un accueil négatif ; la pièce *La Puissance des ténèbres* ne fut montée qu'en 1904.

Dans ce contexte, la parution de l'article d'un critique célèbre, faisant autorité auprès de tous les lecteurs, marqua le tournant indispensable pour faire progresser de façon significative la perception d'une œuvre. Il est des articles-phares qui assoient pour longtemps la réputation d'un écrivain dans un pays et donnent le ton à tous les débats et toutes les discussions ultérieurs. Ce fut le cas de l'essai d'Arnold *Le Comte Léon Tolstoï*. Après sa parution, il devint clair que Tolstoï était un écrivain d'envergure mondiale et que son œuvre représentait un phénomène si original et particulier qu'on ne pouvait l'aborder armé des seuls poncifs habituels. Pour

14. L'histoire de la réception de Tolstoï en Angleterre est étudiée en détail in È.P. Zinner, *Tvor čestvo L.N. Tolstogo i anglijskaja realisti českaja literatura konca XIX-nač. XX stoletija*, Irkutsk, 1961 ; voir en particulier les pages 49-70.

la première fois, la critique anglaise montra avec une précision convaincante la spécificité de la méthode artistique de Tolstoï et les différences entre le roman russe et la littérature naturaliste française. Bien sûr, l'article d'Arnold ne répondait pas à toutes les questions ; d'ailleurs, c'était impossible. Mais il a le mérite de poser deux problèmes fondamentaux que l'on retrouve inévitablement dans toutes les études consacrées par la suite à Tolstoï.

Appelons par convention le premier de ces problèmes « l'art et la vie ». La thèse d'Arnold¹⁵, selon laquelle « ce n'est pas une œuvre d'art, mais un fragment de vie », a établi un nouveau système de références d'après lequel il n'est plus obligatoire de respecter les lois de la composition, du style et du classement des héros et des épisodes en principaux et secondaires. La narration se développe calmement et librement en embrassant les grandes dimensions de la vie. En 1887 Oscar Wilde remarque dans un compte rendu consacré au roman de Dostoïevski *Humiliés et Offensés* : « La méthode du comte Tolstoï a plus d'ampleur (que celle de Tourguenev — O. W.), son angle de vision est plus vaste. Il rappelle parfois Paolo Veronese : tout comme ce grand artiste, il peut couvrir l'immense toile qu'il peint sans la surcharger de personnages. On a tout d'abord du mal à percevoir l'impression artistique globale qui fait le secret du charme de Tourguenev, mais, quand on a maîtrisé les détails, l'ensemble acquiert la grandeur et la simplicité de l'épopée¹⁶. » Cette remarque, marginale dans le compte rendu, est cependant beaucoup plus fine que le jugement ultérieur de Henry James qui comparait également Tourguenev à Tolstoï pour faire à ce dernier le reproche éculé d'avoir une composition romanesque lâche¹⁷. George Moore défendait aussi le même point de vue.

En 1888 la *Westminster Review* publia un article anonyme intitulé *La vie et l'œuvre du comte Tolstoï*. En rendant dès les premières lignes un hommage respectueux à Arnold qui venait de disparaître, l'auteur de l'article tente de développer ses thèses et d'en apporter la démonstration. Il explique en particulier à ses lecteurs qu'il ne faut pas considérer que Tolstoï se bornerait à « photographier » la vie. Le romancier opère toujours « une recreation et

15. Cf. F.Ja. Prijma, « Načalo mirovoj slavy L'va Tolstogo », in id., *Russkaja literatura na Zapade*, Leningrad, Nauka, 1970, p. 145.

16. Oscar Wilde, *Critical Writings*, Londres, Allen, 1970, p. 77.

17. Henry James, *Selected literary Criticism*, Londres, Penguin, 1968, p. 307, 368.

une sélection de faits qui nécessitent des qualités d'imagination ainsi que l'art de la description vivante¹⁸ ».

Aux yeux du critique le caractère étonnamment vivant des héros de Tolstoï que soulignait déjà Arnold a pour cause « la volonté de montrer la vie telle qu'elle est, en renonçant aux envolées romantiques et de représenter la vérité dans la succession du bonheur et du malheur... » (WR, p. 287) Cette « volonté de regarder en face les événements sociaux, politiques, nationaux, de ne pas fuir les énigmes de la vie, mais de les expliquer, si c'est possible et, dans le cas contraire, de refléter leur austère et froide réalité, est à la source de la force de Tolstoï et de Goethe » (WR, p. 282). Sur cette base, l'auteur range même Tolstoï parmi les auteurs comiques. L'humour est ici conçu comme la capacité de déceler la contradiction entre l'intention et l'exécution et de ne pas s'indigner devant l'absurdité de la vie. « Tolstoï montre nos défauts avec compassion, mais sans cruauté. » (WR, p. 288) C'est à Flaubert, comme on s'en souvient, qu'Arnold attribuait la cruauté.

En outre, l'article de la *Westminster Review* développe un autre sujet auquel avait réfléchi Arnold : les raisons de l'épanouissement de la littérature russe. Elles sont d'ordre purement social : la Russie, « où la démesure du pouvoir monarchique n'est bridée que par les actions terroristes » (WR, p.281) est devenue le centre des idées révolutionnaires nihilistes qui nourrissent la littérature russe. De toute évidence, l'auteur défend cette idée sous l'influence des conférences et des communications de S. M. Stepniak-Kravtchinski ; arrivé à Londres en 1884, ce dernier avait mené une intense activité pour promouvoir la littérature démocratique russe et il avait publié son livre *La Russie clandestine*. Toutefois, l'ensemble de l'article en question est manifestement écrit comme un hommage reconnaissant à Arnold : c'est la poursuite des réflexions entamées par ce dernier sur le thème « l'art et la vie ». C'était d'autant plus important que l'on continuait d'éditer en Angleterre et dans d'autres pays des travaux qui saluaient la capacité de Tolstoï à embrasser l'ampleur des phénomènes de la vie, mais percevaient ses romans comme une collection d'observations sans cohérence, ni logique artistique.

18. *Westminster Review*, 130, 1888, p. 282. Dans la suite du texte, sera cité comme WR.

Dans son essai sur Tolstoï écrit en 1889, le critique français Émile Hennequin s'engage sur une autre voie. Selon lui, l'originalité spécifique du romancier russe réside dans le regard qu'il porte sur le monde : « Tolstoï parvient à renouveler la description des épisodes les plus classiques en insufflant à des scènes insignifiantes le sentiment d'un plaisir nouveau et l'illusion de l'éclat¹⁹. » Cette idée préfigure la définition que donne V. Chklovski du procédé de « représentation insolite²⁰ » dans l'œuvre de Tolstoï. En outre, pour Émile Hennequin, tout le secret de l'art de Tolstoï réside dans sa manière de dévoiler le monde intérieur de ses héros : chaque personnage est présenté comme un microcosme au sein duquel chaque élément est en mouvement et varie en fonction des autres²¹. Comparée à la position d'Arnold, la thèse de Hennequin consiste donc à dire que les romans de Tolstoï sont avant tout des œuvres d'art, même s'il s'agit d'art réaliste. C'est le « réalisme avancé » dont parlera plus tard Georg Brandes²². Mais, dès que le critique français s'intéresse davantage à l'aspect artistique, c'est pour critiquer le style de Tolstoï auquel il reproche le relâchement de sa syntaxe, la pauvreté de son vocabulaire et la piètre qualité de ses comparaisons. Le temps a tranché ; l'opinion d'Arnold a fini par l'emporter et l'esthétique de Tolstoï ne fait plus l'objet de condamnations. C'est ainsi que le grand prosateur et critique américain W. D. Howells²³ relève des longueurs dans les récits de Tolstoï et signale le mélange de lignes narratives différentes sans manifester une once de désapprobation.

Venons-en maintenant à la seconde question posée dans l'article d'Arnold. Elle concerne les rapports de l'art et de la morale, de la littérature et de la religion. Presque tous les critiques que nous avons cités partagent la conception d'Arnold selon laquelle, chez Tolstoï, l'écrivain est incomparablement supérieur au moraliste et au prédicateur. Émile Hennequin est très sévère pour la conversion de Tolstoï et l'on a condamné sans appel les œuvres religieuses et le programme de vie de l'écrivain. Selon Georg Brandes, « Tolstoï

19. E. Hennequin, *Écrivains français*, Paris, Perrin, 1889, p. 189.

20. Nous reprenons ici la traduction de Guy Verret. Voir : Viktor Chklovski, *Sur la théorie de la prose*, traduit du russe par Guy Verret, Lausanne, Editions L'Age d'homme, 1973, p. 17 et suivantes. (N.d.T. — S.M.).

21. *Ibid.*, p. 198-199.

22. Georg Brandes, *Sobranie sočinenij*, Saint-Petersbourg, 1900-1901, 19, p. 24.

23. W. D. Howells, *Prefaces to the Contemporaries*, New York, 1890, p. 7.

n'était pas fait pour être un penseur²⁴ ». N'oublions pas que ces jugements négatifs ont été portés alors que Tolstoï jouissait d'une reconnaissance totale dans le monde entier ; ses œuvres avaient été éditées, on avait vu apparaître une multitude de ses adeptes, plusieurs études et biographies lui avaient été consacrées (E. Mood, Ch. Turner, H. Perrys, E. Hoss). En 1893, on avait créé à Londres la « Société anglo-russe » qui diffusait les travaux de Tolstoï ; ses écrits religieux avaient du succès et une présentation résumée de ses textes, parue sous le titre *Le Christianisme du Christ*, était particulièrement appréciée.

Nous pensons que c'est chez W. D. Howells que l'on trouve l'étude la plus fine des rapports de l'art et de la morale. Dans son dernier essai *Léon Tolstoï* (1908), il fait ressortir logiquement le lien étroit qui existe entre l'éthique et l'esthétique de Tolstoï. « Son art vient de sa conscience morale, on en sent la présence à chaque ligne²⁵. » « On parvient à l'art authentique lorsque l'artiste et le moraliste œuvrent ensemble pour l'équité...²⁶ » Howells est convaincu que cette évolution de la conception du monde de Tolstoï est inévitable ; fervent admirateur des romans de l'écrivain, il rend aussi hommage à ses textes religieux dont l'action est plus immédiate et qui frappent plus douloureusement la conscience morale.

Matthew Arnold, on s'en souvient, conseillait à Tolstoï de revenir à l'écriture littéraire et portait un jugement défavorable sur ses écrits religieux. Il affirmait : « [...] à côté de points importants et originaux, l'interprétation tolstoïenne de la Bible comporte bien des choses douteuses » (E II, 172). Selon le critique, l'Occident, fort de siècles de théologie, l'emportait sur la Russie en matière d'exégèse et c'est pourquoi il trouve ridicules les tentatives de réduire l'essence du christianisme au Sermon sur la Montagne. Jésus n'est pas un dogmatique et il faut se pénétrer de l'esprit de son enseignement au lieu de se limiter à quelques règles. Plus tard, Tolstoï écrira avec amertume dans *Le royaume de Dieu est en vous* : « Les critiques laïques étrangers ont laissé entendre avec délicatesse, sans m'offenser, que si je considérais qu'un enseignement

24. Georg Brandes, *op. cit.*, p. 27.

25. W. D. Howells, « Leo Tolstoy », in *American Literary Criticism*, Moscou, Progress Publishers, 1981, p. 162.

26. *Ibid.*, p. 163.

aussi naïf que le Sermon sur la Montagne pouvait guider la conduite de l'homme, c'était parce que j'étais un ignorant méconnaissant l'histoire ou que je ne comprenais pas la haute culture qui sert aujourd'hui de fondement à l'humanité européenne... C'est ce qu'a écrit L. Beaulieu, c'est ce qu'a écrit Vogüé, c'est ce qu'a écrit Matthew Arnold... » (8, 37).

Pour autant, la position d'Arnold n'impliquait pas le rejet complet des conceptions de Tolstoï. Dans son article, le critique anglais expose avec sympathie l'enseignement de l'écrivain ; il est particulièrement impressionné par le refus qu'oppose Tolstoï à la théologie scolastique abstraite et par sa volonté de mettre l'accent sur la vision du monde et les principes moraux essentiels pour chaque homme : « Son idée fondamentale est celle de la vie », « C'est à mon sens un enseignement salvateur et clair » (E II, 166). Telle est la conclusion du critique et cela n'a rien d'étonnant dans la mesure où les conceptions religieuses d'Arnold lui-même rejoignaient pour une large part celles de Tolstoï.

C'est en 1884 que Léon Tolstoï avait pris pour la première fois connaissance des textes religieux d'Arnold, grâce à Tchertkov qui lui avait adressé depuis Londres de longs extraits de *Littérature et dogme* (1873) en lui recommandant chaleureusement ce texte. Tolstoï lit lui-même *Littérature et dogme* en 1885, et il en parle le 2 mai dans une lettre à Tchertkov : « Les pensées de Matthew Arnold sont pour moitié les miennes. Sa lecture me remplit de joie. » (84, 174) Tolstoï évoque avec moins d'enthousiasme un autre ouvrage d'Arnold : « Il est bon, mais moins que le premier. » (63, 279) C'est à ce moment que Tolstoï demande à Tchertkov de transmettre ses salutations à Matthew Arnold et de lui remettre son livre *Ce qu'est ma foi* traduit en français par L.D. Ouroussov. Tchertkov s'acquitta de sa mission. En 1887, Arnold, qui travaillait justement à ce moment-là sur son article consacré à Tolstoï, répondit à l'écrivain en lui adressant par l'entremise de Tchertkov *Ultimes essais sur l'Église et la religion* et *Dieu et la Bible*. Arnold occupe une place de choix parmi les livres favoris de Tolstoï et l'année suivante, en 1888, l'écrivain insère une citation d'Arnold dans *Lectures* à la date du 22 février : « Dieu, c'est l'infini qui exige que nous soyons des justes. » En outre, Tolstoï conseille à ses correspondants A. Blake et W. Sted de lire Arnold (64, 194). W. Sted, qui avait séjourné à Iasnaïa Poliana, se souvient que Tolstoï lui

avait parlé de la mort d'Arnold survenue le 15 avril 1888 : « Mon ami, mon très grand ami est mort récemment en Angleterre. La nouvelle de sa mort m'a profondément affecté. Il partageait totalement mes conceptions. Certes, il n'avait pas toujours une idée claire de leur développement logique, mais il les partageait. Et s'il avait vécu plus longtemps, il aurait fini par les comprendre correctement. J'ai eu beaucoup de chagrin en apprenant sa mort²⁷. »

Au printemps 1889, Tolstoï revient aux livres de Matthew Arnold. Il note dans son journal après avoir lu *Saint Paul et le protestantisme* : « C'est un texte faible. Il comporte des sophismes sur l'Église ; apparemment, Arnold la juge utile. » (50, 45) Il relit aussi *Littérature Dogme* : « Une identité étonnante. Mais il inclut l'Ancien Testament dans ce qu'il célèbre ; cela l'écrase et l'entraîne vers la terre » (50, 38). Certains compromis avec l'Église officielle présents dans les œuvres d'Arnold déçoivent désormais Tolstoï : « J'ai lu M. Arnold, il établit des distinctions très fines sans que la clarté de sa pensée en souffre. Mais la National Society for the Promotion of Goodness exerce son influence dans le même sens que l'Église anglicane, et c'est dommage. À quoi bon revêtir la chasuble de cette dernière et entonner ses chants *pour promotion of goodness*, alors qu'on s'adresse à un tout autre auditoire ? » (50, 40). Le 1^{er} juin 1890, Tolstoï relit *Littérature et Dogme* une troisième et dernière fois. La certitude mûrit en lui que le public russe devrait lire cet ouvrage. Il l'inscrit dans les projets de « Posrednik » (Le Relais), la maison d'édition qu'il dirige, mais la traduction ne paraîtra qu'en 1908. La bibliothèque de Iasnaïa Poliana a conservé un exemplaire de *Littérature et Dogme* dans une traduction russe intitulée *L'Essence du christianisme et du judaïsme*.²⁸

Les conceptions religieuses d'Arnold parlaient à Tolstoï dans la mesure où elles présentaient de nombreux points communs avec les siennes : la primauté de la problématique de la morale concrète, l'attention prêtée à la conduite quotidienne, l'appel à l'action pour les hommes. Pour autant, aussi bien Arnold que Tolstoï ont rejeté la théologie officielle et les rites de l'Église, ils ont soumis à critique les miracles bibliques. Ils ont tous les deux proposé un mode de salut moral fondé sur l'Évangile ; d'ailleurs, la conception du

27. *Lev Tolstoj i zarubežnyj mir. Literaturnoe nasledstvo*, Moscou, 1965, 75/2, p. 106.

28. *Biblioteka L'va Nikolaeviča Tolstogo v Jasnoj Poljane*, Moscou, Kniga, 1972, 1/1, p. 48.

juste d'Arnold fait manifestement écho à l'enseignement de Tolstoï sur la vie et le bonheur véritables, tel qu'il est formulé dans *Confession* et dans *Propos sur la vie*. Il est aisé de reconnaître la notion de « *sweet reasonableness* » chère à Arnold dans « la vie de raison et d'amour » du Christ dont parle Tolstoï. (26, 413). La tonalité pédagogique et éducative des textes d'Arnold n'était pas moins familière à Tolstoï (n'oublions pas que c'était justement la pédagogie qui avait présidé à leur rencontre !). Chacun d'eux était considéré dans son pays comme un Maître à penser dont on attendait, dans un contexte de défiance générale envers la religion traditionnelle, une nouvelle révélation, ce qui avait amené Tolstoï à écrire *La Réunion et la traduction des quatre Évangiles*.

Il est curieux de noter que Tchertkov invoquait Arnold lorsqu'il tentait de persuader Tolstoï d'entreprendre ce grand travail. Ainsi, dans une lettre écrite à Londres le 21 juillet 1884, il dit après avoir cité sur deux pages un passage d'Arnold : « Sa conception de la "culture, to know the best that has been thought and said" m'a rappelé votre projet d'édition pour les Russes. Où en est-il ? A-t-il avancé ? Vous aviez l'intention d'éditer divers classiques en russe. Je ne crois pas vous l'avoir dit à l'époque, mais j'ai pensé à ce moment-là que le plus important était de débarrasser l'enseignement du Christ de toutes les interprétations successives, de faire découvrir aux Russes l'Évangile tel qu'il est dans son sens simple et immédiat²⁹. » Effectivement, Arnold définit la culture comme « le meilleur de tout ce qui a été dit et pensé dans le monde », et cette phrase pourrait servir d'épigraphe à divers textes de Tolstoï tels que l'adaptation de la Bible et les recueils d'aphorismes *Pour chaque jour*, *Pensées d'hommes sages*, *Lectures*. Il n'est pas fortuit que Tolstoï mette Arnold en illustre compagnie lorsqu'il dit : « Je sais quelle force, quel calme et quel bonheur donne la fréquentation d'âmes comme Socrate, Epictète, Arnold... » (85, 218).

Dans les années quatre-vingt-dix, Tolstoï découvre deux recueils d'essais critiques et littéraires d'Arnold dont il adopte les idées logiques et culturelles. « C'est remarquablement intelligent, bon et utile, écrit-il le 13 décembre 1890 dans une lettre adressée à V.I. Alexeev, son ami proche qui était aux États-Unis, et je suis certain que je le publierai dans une revue » (65, 203). Tolstoï de-

29. OR GMT.

manda à l'épouse de V.I. Alexeiev d'essayer de traduire un essai, mais elle refusa en raison des difficultés linguistiques. « Il est vrai que Matthew Arnold est ardu », répondit Tolstoï (65, 302), mais l'écrivain parvint tout de même à trouver d'autres traducteurs et le numéro six du *Severny Vestnik* (*Le Messager du Nord*) de 1895 publia l'article d'Arnold « Les tâches de la critique contemporaine » qui parut par la suite en volume séparé aux éditions « Posrednik » en 1902. Bien avant que ne paraisse la traduction, Tolstoï commença à recommander cet article à ses amis. Il le résumait dans une lettre adressée le 13 juillet 1894 à M.A. Sopotsko et l'on trouve cette pensée de Tolstoï consignée dans le journal d'A. F. Lazourski à la date du 27 juin 1894 : « On va bientôt traduire l'article de Matthew Arnold. Il y a chez lui une phrase admirable : la tâche de la critique est de dégager tout ce qui est exceptionnel de la masse des écrits...³⁰. » Dix-huit mois plus tard, le 29 décembre 1895, on trouve : « Il m'a demandé si j'avais lu l'article d'Arnold paru dans *Severny Vestnik* sur les tâches de la critique contemporaine (qui a été traduit de l'anglais). — Non, ai-je répondu. — Lisez-le, s'il vous plaît. Cela fait longtemps que je recommande cet article ; aujourd'hui il est admirablement traduit, mais on n'y a guère prêté attention. Je continue de le recommander aux jeunes gens. L'auteur de l'article dit qu'il y a progrès de la création artistique lorsque la critique rassemble ce qu'il y a de meilleur chez les autres. Telle doit être la tâche de la critique... Le critique doit avoir une culture universelle, il doit connaître la littérature ancienne, la littérature d'Europe occidentale et la littérature russe...³¹. »

Ces pensées d'Arnold sont également citées dans le journal de Tolstoï à la date du 23 février 1897 (53,139) et dans la préface au roman de Von Polentz *Les Paysans* (1900-1901) (34, 273). C'est donc qu'elles avaient conservé durant dix ans leur actualité pour Tolstoï, ce qui n'a rien d'étonnant si l'on considère l'intérêt qu'il manifestait alors pour l'instruction ainsi que le statut de critique dont il jouissait sur la scène publique.

Durant les dernières années de sa vie, Tolstoï s'attache aux conceptions sociales d'Arnold. Selon le témoignage de

30. L.N. Tolstoj. *Literaturnoe nasledstvo*, Moscou, 1934, 37-38, p. 454.

31. *Ibid.*, p. 485.

D.P. Makovitski³², Tolstoï a lu en 1905 les descriptions qu'avait faites Arnold de son voyage en Amérique et dans ses conversations il faisait souvent référence à ces impressions américaines.

On le voit, Arnold a fait l'objet pour Tolstoï d'un intérêt prolongé et diversifié. À différentes périodes de sa vie, Tolstoï a fait appel aux conceptions sociales, littéraires, critiques, littéraires, religieuses et pédagogiques d'Arnold, y trouvant toujours quelque chose de précieux, y découvrant toujours de nouvelles facettes d'un auteur qu'il fréquentait depuis longtemps. Arnold n'a rendu public sa vision de Tolstoï que dans un seul article, mais c'est un article de fond qui a marqué une étape essentielle dans la perception de Tolstoï en Occident et en Amérique.

*Université de Moscou —
Ecole des Hautes Etudes en sciences sociales
Traduit du russe par Sylvie Martin et Roger Comtet*

32. D.N. Makovickij, « Jasnopoljanskije zapiski. U Tolstogo 1904-1910. » *Literaturnoe nasledstvo*, Moscou, 1979, 90/1, p. 170, 372.